

"Eckhart et Peter"

(Traduction [Robert Geoffroy](http://blogbug.filialise.com), vidéo visible sur <http://blogbug.filialise.com>)

Une façon utile de vous considérer vous-mêmes, c'est de penser à vous comme si vous étiez un iceberg. Comme vous le savez, un iceberg est une énorme masse de glace dont 90 % se trouve sous l'eau, seule sa pointe émergeant. Ce que l'on voit donc de l'iceberg est une partie très petite de ce qui est là. Cette petite partie est ce que la plupart des gens connaissent familièrement comme étant eux-mêmes. Ils ne se rendent pas compte qu'il y a le « vous connu », la pointe de l'iceberg, et le « vous non connu ». Et je ne suis pas en train de citer Donald Rumsfeld ici.

Nous sommes ici pour réaliser le « vous non connu », non pas pour connaître le « vous non connu » - on dirait du Donald Rumsfeld -, non pas pour connaître le « vous non connu » de la façon dont vous pouvez connaître quelque chose dans le monde perçu par les sens, parce que vous ne pouvez pas CONNAÎTRE le « vous non connu » puisqu'il est précisément appelé le « vous non connu ». Vous pouvez l'être, vous pouvez le réaliser ou vous pouvez le sentir. Et c'est déjà une façon erronée de le dire, parce que ce n'est pas « le ». Si c'était « le », il deviendrait un objet dans votre conscience, mais ce n'est pas « le » et c'est pourquoi vous ne pouvez pas LE connaître.

En disant que vous pouvez le sentir, c'est faux également, mais ajoutons quelque chose : vous pouvez le sentir comme étant vous-mêmes. Cela rectifie l'erreur de la première partie de la phrase où il devient un objet. Vous pouvez sentir ce « vous non connu »... Appelons-le le « je », parce que pour tout le monde, c'est le « je non connu ». Vous pouvez connaître le « je non connu » en tant que vous-mêmes, mais n'essayez pas de comprendre ce que c'est, de le comprendre - vous ne le pouvez pas – ni de le connaître à la façon dont vous pouvez connaître tout objet dans votre conscience, parce que le « vous non connu » ne peut jamais être un objet. Il est qui vous êtes en tant que le sujet « je » éternel.

C'est inconfortable pour le « vous connu », parce que le « je connu » se sent mal à ne pas connaître, à ne pas savoir. Pour connaître le « je non connu », vous devez vous sentir à l'aise avec le fait de ne pas connaître et de ne pas comprendre qui vous êtes dans la profondeur de votre être. Cela requiert un acte d'abandon.

Vous commencez à réaliser le non-connu de l'iceberg, ce qui se trouve sous le niveau de l'eau, quand le penser s'apaise. Ce qui reste alors est un sentiment de paix intérieure ou d'espace, comme maintenant. Vous entrez dans le domaine du non-connaître, du non-savoir. Il semble qu'il n'y ait rien là. Cependant, il y a une présence indéfinissable. Il semble y avoir l'absence de toute chose et une présence indéfinissable que vous ne pouvez pas connaître. Et peut-être ne pouvez-vous pas la connaître, parce que c'est le terrain même d'où émerge la connaissance à venir.

On peut dire que c'est la conscience elle-même, non pas ce qui apparaît dans la conscience, non pas du contenu. C'est l'espace pour le contenu. Il est vain d'essayer de comprendre cet espace, parce qu'il n'y a rien ici à comprendre. Or, très souvent, la compréhension émerge de

cet espace, non pas la compréhension de l'essence, mais la compréhension de tout ce qui arrive. La sagesse, qui est une compréhension profonde, ne peut advenir que lorsque vous êtes en contact avec cette dimension et cette dimension est la dimension de la non-connaissance.

Le préalable à la sagesse est d'être à l'aise avec cet espace en vous du non-savoir, de la non-connaissance. Il ne peut jamais y avoir de sagesse quand vous pensez déjà connaître la réponse. Pour que la sagesse advienne, il vous faut être à l'aise avec le fait de ne pas savoir, de ne pas connaître. C'est pourquoi j'aime le Dalaï-Lama. Très souvent, quand on lui pose une question – ce sont parfois des questions bizarres – il répond simplement « Je ne sais pas ». Et parfois, après un moment, une réponse arrive bien. Être à l'aise avec le fait de ne pas savoir est une chose magnifique. C'est l'espace en vous de la simple présence consciente où vous semblez ne rien savoir ni ne rien avoir besoin de savoir à ce moment.

Et la pointe de l'iceberg n'aime pas ça : « Je dois comprendre ! » Et si vous pouvez, pour ainsi dire, emmenez ça avec vous dans votre vie quotidienne, l'espace du non-savoir, en pouvant alors aborder les gens et les situations, non pas seulement en tant que personnes, que la pointe de l'iceberg, mais en tant que l'être dans son ensemble ou la conscience, vous vous rendez alors compte, la plupart du temps, que vous n'avez pas besoin de savoir conceptuellement, ni de juger la situation ou la personne. Vous pouvez juste être là en tant que cette présence qui ne sait pas et approcher le monde et tout ce qui arrive en tant que cette présence qui ne sait pas, mieux qu'en tant que la pointe de l'iceberg qui est la petite personne qui sait tout. De temps en temps, il faut qu'elle intervienne et c'est parfait.

Mais la plus belle chose, c'est effectivement d'être à l'aise avec le fait de ne pas savoir, parce que c'est la source de toute vraie connaissance. Si vous n'allez pas à cette source, vous êtes limités au contenu de votre mental. C'est vraiment l'essence de ce qui est normalement appelé « spiritualité ». Et bien sûr, à partir de cet espace du non-savoir, une fois que vous pouvez le sentir et y demeurer, y être enracinés, vous avez ce que la terminologie religieuse appelle parfois la foi. C'est la foi réelle et « confiance » serait le mot plus approprié. Les gens essaient d'une certaine manière de trouver la foi à la pointe de l'iceberg : « Je dois avoir foi en Dieu ». C'est difficile à faire si vous ne vous connaissez qu'en tant que pointe de l'iceberg. La confiance émerge quand vous êtes en contact avec ce niveau du non-savoir, de l'espace.

Et alors vous sentez que tout ce dont le petit moi a besoin provient de là et cela vous supporte. C'est l'essence de qui vous êtes et c'est la véritable confiance. C'est aussi la fin de la peur. L'enracinement en cela est la fin de la peur, l'enracinement dans l'aspect non-savoir de cette dimension. Et avec la fin de la peur, tout change, la façon dont vous interagissez avec les gens, dans le monde. Et c'est la fin de l'égo, du soi égoïque. L'égo signifie simplement que vous ne vous connaissez qu'en tant que la pointe de l'iceberg. C'est l'égo. Vous ne savez pas alors combien vous êtes grands et vous essayez de survivre en tant que cette petite pointe.

Si vous allez voir les anciens mystiques, de quelque tradition que ce soit, ils pointent tous vers cet état de non-savoir, de sorte à y entrer, de sorte à être cela. Il y a même un traité chrétien du Moyen-Âge d'un auteur anonyme que nous pourrions un jour peut-être regarder ensemble et qui est intitulé « Le nuage de l'inconnaissance ». Il traite de la façon dont connaître Dieu et l'on connaît Dieu en entrant dans l'espace du non-savoir.

Et c'est bien sûr aussi la fin du jugement compulsif, parce qu'autrement, vous vivez votre vie comme en ayant compulsivement à juger – vous pouvez ajouter à interpréter, à étiqueter - tout ce qui arrive autour de vous, les gens, les situations, les endroits. Il y a immédiatement une forme de jugement. Et plus il y a de jugements, plus la petite personne se sent forte. Ceux qui sont le plus identifiés à la petite pointe sont ceux qui s'érigent le plus en juges. Et ils survivent, l'illusion de qui ils sont survit en grande partie à travers le jugement continu sur les gens et les circonstances. Voilà comment elle s'entretient elle-même. De cette façon, on ne peut aller nulle part sans étiqueter immédiatement tout ce qui se présente et l'on connaît tout. C'est la partie qui prétend tout connaître.

C'est exactement l'opposé dans cet espace et une fois que vous le trouvez à l'intérieur, c'est le début d'un changement complet dans votre vie. Vous êtes alors à l'aise même en ne sachant pas qui vous êtes. Ce n'est pas que vous deviez oublier votre histoire personnelle. Vous vous rappellerez de toute façon. Elle est là. Mais qui vous êtes est à un niveau plus profond. Vous n'avez pas besoin de vous connaître vous-même, vous n'avez pas besoin de vous comprendre vous-même, vous ne le pouvez pas, mais vous pouvez l'être, vous pouvez être vous-même, vous pouvez être cela.

Et c'est le seul espace d'où proviennent l'amour et la bonne volonté. Ils émergent de là et non pas de l'identification à la forme. C'est être le sans-forme. Il en résulte une humilité, parce que si vous ne savez pas, vous ne pouvez rien prétendre, le pseudo « je » ne peut pas survivre. Pour survivre, il lui faut toujours savoir quelque chose. Tout vous vient à partir de là, toutes les choses désirables dont les gens parlent en termes religieux. Tout vient vraiment de là.

Parfois, on ne s'y prend pas de la bonne manière : « Aime ton prochain comme toi-même ». C'est un effet naturel du fait d'être soi-même. Si vous ne pouvez pas être vous-même, le soi non connu immense, vous ne pouvez pas aimer votre voisin comme vous-même. La petite pointe de l'iceberg ne peut pas aimer l'autre pointe de l'iceberg. Si la pointe de l'iceberg n'est pas en contact avec la profondeur, elle ne peut pas aimer, parce que tout ce qu'elle voit, c'est une entité totalement séparée.

Elle peut bien parler d'amour, mais c'est quelque chose qui dit : « J'ai besoin de toi. Je te veux. Je dois t'avoir, parce que je ne suis pas complet sans toi et tu vas ajouter quelque chose à ma vie », etc. Et très rapidement, cela bascule dans l'autre extrême : « Comment peux-tu oser de ne pas me rendre heureux ? Comment peux-tu avoir tous ces défauts ? » On n'est pas censé avoir des défauts avec le partenaire idéal !

La sagesse, la confiance, l'amour ou la bonté, l'absence de peur, tout cela survient quand vous vous sentez à l'aise avec le fait de ne pas savoir et que vous êtes simplement la conscience spacieuse ou la présence, presque comme un enfant avant qu'apparaisse la conceptualisation, mais avec une dimension supplémentaire, parce qu'en retournant à cet état, il y a une profondeur en plus. C'est la perception innocente. Vous regardez autour de vous et vous voyez beaucoup de beauté et de vie étincelante quand vous n'êtes pas compulsivement poussé à tout étiqueter et tout comparer : « Il fait moins beau aujourd'hui qu'hier . . . ! » Tout est simplement tel que c'est dans l'instant présent. Vous ne le critiquez pas. Vous devenez l'espace pour ce qui est.

Cette dimension vous est directement accessible. Les gens recherchent cette réalisation comme si elle pouvait arriver sous la forme d'un événement ou d'un objet extérieur, quelque part dans le futur, mais elle est déjà là. Le problème, c'est que le contenu de votre mental est si attrayant et hypnotique que tout ce qui y apparaît aspire directement toute votre conscience : chaque pensée, chaque émotion . . . et vous la suivez !

On peut très bien voir quand les gens le font alors qu'ils sont dans leur tête. Les gens qui sont très identifiés à leur mental ressemblent à des zombies. Ils pensent et chaque pensée absorbe complètement leur attention. Il en résulte un engourdissement, une densité. C'est souvent combiné avec certaines émotions qui sont générées par ces pensées problématiques : la peur, la colère, la méfiance . . . C'est un état épouvantable.

En sachant que le contenu a cette attraction hypnotique, vous pouvez en fait lui retirer votre attention, parce qu'il n'est pas si important. Ce n'est que du cinéma, du contenu qui n'est qu'un feuilleton mental. Et réalisez qu'il y a cet espace sans contenu qui n'est qu'attention pure, que présence pure, . . . l'espace. Et pour conclure notre petite séance méditative, on pourrait dire qu'il y a cette partie en vous qui est de la forme et il y a ce vous tellement plus immense qui est sans forme. Il y a l'entité minuscule qui est de la forme et l'immensité. Le sans-forme va bien au-delà de ce que vous pouvez concevoir comme étant vous. Il vous relie à l'ensemble de toute existence et à la source même de toute vie. C'est parfois appelé Dieu.

Et l'art de vivre est d'être capable d'être encore l'entité en tant que forme, tandis qu'il y a de la forme, mais en sachant qu'il y a là une immensité de sorte que cette immensité soit présente également et illumine le monde de la forme. Même quand vous pensez, il y a toujours cet espace entre les pensées. Vous pouvez sentir l'espace entre les pensées. Vous n'êtes pas récupérés par chaque pensée ou chaque flot de pensées qui survient . . . Il vous prend par la peau du cou. C'est le secret, le secret de l'existence humaine sur la planète. Je ne parle pas de secret à cause de je ne sais quelle conspiration, mais pour une raison ou pour une autre, ce n'est pas de la connaissance commune.

J'utilise le mot « connaissance » dans un sens plus profond. Ce n'est pas familier. Il semble que cela pourrait transformer l'existence humaine. Ce n'est pas enseigné à l'école, sinon très exceptionnellement si l'enseignant est éveillé, mais cela ne fait partie du programme d'aucune école, ni d'aucune université, pour autant que je sache. La chose la plus importante de l'existence humaine, personne ne s'y arrête, personne ! C'est l'état actuel de l'évolution, mais il se passe des choses ici ou là, de façon miraculeuse, même là où l'on ne s'y serait jamais attendu. Des miracles se produisent donc. Même les gens de chez Google commencent à s'intéresser à l'éveil. J'ai été les voir récemment. C'est un autre miracle.

J'ai un invité aujourd'hui. Il vient de me donner un jeu de cartes qu'il a publié et pendant que l'on arrange la scène, amène une autre chaise, je vais rester debout ici et vous lire quelques-unes de ces cartes de méditation.

Il n'est jamais trop tard pour ne rien faire.

Détends-toi, ce moment pourrait ne pas être différent de ce qu'il est ! Oh !

Personne ne t'a jamais mis en colère, à part toi !

Celle-là semble familière. Je pense qu'elle a été empruntée à mon bon ami, Épictète, qui vivait il y a deux mille ans : « *Ce qui trouble les hommes, ce ne sont pas les choses, mais les opinions qu'ils en ont* ».

Les règles de la gentillesse

Quand on commence avec ces cartes, on ne veut plus s'arrêter.

Tu ne peux pas amener le mental à se détendre, laisse-le juste tranquille Ah !...

Une autre : Le chemin le plus facile ne demande pas le moindre effort.

La résistance au moment présent est vaine.

Ne prends pas la vie trop au sérieux, tu n'en sortiras pas vivant !

OK, je ne sais pas s'il est ici, Peter Russell que je connais depuis pas mal d'années maintenant, qui vit à Sausalito, en Californie est ici et nous allons dialoguer ensemble au sujet... - je suppose – de la conscience. Si vous êtes ici, rejoignez-moi, s'il vous plaît ! C'est l'un de ses livres, « De la science à Dieu », un beau livre et il y a neuf autres livres. Je venais juste d'écrire « Le pouvoir du moment présent », il y a longtemps, en 98, et au début de 99, j'ai reçu une lettre d'un auteur connu respecté. La première lettre que j'ai reçue d'un auteur connu respecté fut de Peter Russel. Il écrivait combien il avait aimé « Le pouvoir du moment présent » qu'il trouva même très utile. Quelques années plus tard, quand nous sommes arrivés ici, je vous ai rendu visite pour la première fois. Ça fait longtemps.

- Peter Russel – Je suis venu vous voir la première fois à Vancouver.
- E. – Ah bon ?
- P. – Oui.
- E. Oh, oui, c'est exact ! J'avais oublié. C'est donc le livre « De la science à Dieu ». Un autre livre très connu qu'il a écrit, c'est « Se réveiller à l'heure ». Il m'a dit qu'il travaillait sur deux livres en même temps, n'est-ce pas ?
- P. – J'essaie.
- E. – Il anime aussi des ateliers de méditation qu'il appelle « Le retour au bien-être ». Vous en saurez plus sur son site peterrussel.com. Et il prépare un cours de méditation en ligne. C'est l'utilisation de la nouvelle technologie pour amener de la conscience plutôt que pour les rendre encore plus inconscients. Le cours est intitulé « Comment méditer sans même essayer ». J'aime le style de vie de Peter. Depuis pas mal d'années maintenant, il vit sur un petit bateau à Sausalito avec un panorama qui vaut 10 millions de dollars comme ils disent.
- P. – C'est vrai, l'endroit est magnifique.
- E. – Une chose intéressante dont nous ne nous sommes rendu compte qu'il y a quelques jours seulement : nous n'avons pas seulement été à la même université, même si c'était à une époque différente, mais nous avons été dans le même établissement d'enseignement de la même université et peut-être même dans le même ensemble de chambres. C'est une coïncidence étrange.
- P. – Oui au moins avec la vue.
- E. oui, oui.
- P. – Oui nous n'avons pas été peut-être dans la même chambre ou le même étage mais pas loin.

- E. Peter a une formation scientifique. Il a fait un doctorat et je pense que son superviseur a été Stephen Hawking à Cambridge. Comme il combine des compréhensions profondes en spiritualité avec des connaissances en science que je n'ai pas en fait, je pense que nous pouvons avoir une conversation utile. Je peux vous poser des questions enfantines innocentes concernant la science. Peut-être pouvons-nous commencer avec la question réellement la plus fondamentale concernant la nature de la conscience.

Maintenant, autant que je sache, la science ou les scientifiques ne savent en fait pas grand-chose concernant la conscience. Ce n'est pas vraiment quelque chose qui les préoccupe ou, d'une certaine façon, ils nient même l'existence de la conscience. La conscience serait peut-être considérée par les scientifiques comme un épiphénomène de l'activité cérébrale, pour ainsi dire, un sous-produit des réactions cérébrales chimiques ou de l'activité cérébrale moléculaire. Cela peut être une vision très limitée et peut-être pouvez-vous parler, en tant que personne à la fois scientifique et spirituelle, un peu de la nature de la conscience. Est-elle produite par le cerveau ou le cerveau est-il un aspect de la conscience, à travers quoi la conscience s'écoule ?

- P. – Ah, de grandes questions ! En fait, ce sont les questions avec lesquelles j'ai commencé dans ces années d'insouciance quand j'étais à Cambridge : le problème philosophique en rapport avec le mental et le corps, ... J'en suis arrivé à une conclusion avec deux questions ici. Ils sont confus et c'est le problème avec les scientifiques. C'est qu'ils pensent qu'il n'y qu'une seule question qui est : est-ce que le cerveau produit la conscience ? Une question est « Comment le cerveau modifie-t-il la conscience ? »

Il n'y a pas le moindre doute que ce qui se passe dans le cerveau affecte notre conscience. Si je résous un problème mathématique, une certaine chose a lieu dans le cerveau. Si je tombe amoureux, quelque chose d'autre se produit. Si je regarde un coucher de soleil, autre chose encore se passe. Et c'est clairement établi, Nous ne savons pas. Notre compréhension du cerveau reste une fraction ou un pourcentage de ce qui se passe et dans 20 30 40 50 ans, peut-être comprendrons-nous suffisamment le cerveau pour savoir ce qui se passe quand nous vivons une expérience particulière, mais c'est indubitable.

Ensuite, la question est de savoir si le cerveau produit également la faculté, la capacité de vivre une expérience. Est-ce qu'il produit la connaissance elle-même ? Je pense que la plupart des scientifiques, mais comme la plupart des gens dans le monde, ne font pas la distinction entre le contenu de l'expérience, les formes qui émergent dans le mental, et la capacité pour l'expérience. Est-ce l'état connaissant ?

- E. – Dans la terminologie que j'utilise, je parle de la conscience et du contenu de la conscience.
- P. – Oui, oui. J'utilise « le contenu » et « la capacité, l'aptitude à vivre une expérience ». Nous parlons de la même chose, de l'état connaissant, de la conscience. Et à cause du fait qu'ils sont pris par le contenu, c'est cela qu'ils étudient, et probablement dans leur propre vie, ils n'ont pas l'occasion de prendre du recul et de remarquer que l'état connaissant est tout le temps là. Ils le voient juste comme un problème, une question : « comment le cerveau crée-t-il l'expérience ? » plutôt que « comment le cerveau conditionne-t-il l'expérience ? » D'où vient l'état connaissant ? D'où vient la conscience ? Pour moi, c'est la question intéressante. Et je pense que

c'est même incorrect d'utiliser le mot « conscience » (état conscient), parce que nous en faisons une chose, un nom. Le problème se pose dès que l'on substantive les mots (en faisons des noms) Nous transposons une qualité ou un attribut en quelque chose dont nous pouvons parler. C'est utile pour le langage.

- E. – Oui, cela devient à nouveau un objet,
- P. – Exactement !
- E. Un objet mental. Mais est-ce que l'on peut en parler différemment ? Y a-t-il un meilleur mot qui évite cet inconvénient ? Peut-être le Tao ?
- P. – Je pense que nous ne devrions pas utiliser de noms, parce que dès que nous utilisons un nom, que ce soit le Tao, la conscience ou n'importe quoi d'autre, nous en faisons une chose, ce qui implique que nous nous mettons à chercher un autre objet, une autre forme à percevoir. Et même la question qu'ils posent « qu'est-ce que la conscience » est pour moi une question incorrecte, parce qu'en fait, nous sommes connaissant, nous sommes conscients. Quand on demande ce que c'est, on cherche quelque chose d'autre que ce que nous sommes.
- E. – Oui, la question en fait directement un objet.
- P. – Je préfère donc utiliser des verbes.
- E. – Ah ah, voyons ce que cela donne !
- P. – Eh bien, je suis conscient et donc il y a « consciencer ». Ce que je sais, il y a disons « consciencer », « expérencier ».
- E. – « consciencer », vous devez donc créer un nouveau mot pour en finir avec l'erreur inhérente aux substantifs, etc.
- P.- Et même le mot « connaissant/connaissance » (se disant en anglais avec le même mot). Ce mot existe. Il y a cette connaissance : je connais mon expérience. Il y a cette expérience maintenant, étant ici et parlant avec vous. Il y a connaissance de cette expérience. C'est ce à quoi vous vous référez quand vous parlez de conscience et comme vous l'indiquez souvent, c'est ce qui est toujours là. C'est immuable. Juste cette connaissance ou l'état connaissant. Donc, je pense qu'en réalité, les scientifiques se fourvoient en cherchant quelque chose sans se rendre compte que c'est l'acte même de regarder
- E. – Donc, d'une certaine façon, la science ne peut jamais trouver la réponse à la conscience à moins que les scientifiques soient introspectifs, retirant leur attention de là pour la rediriger à la source en eux-mêmes. En d'autres termes, Les scientifiques doivent devenir des méditants ou des mystiques. Maintenant, si le mystique veut encore être scientifique, je ne sais pas.
- P. – Je penserais que le mystique peut être un scientifique. Je pense là encore que nous devons faire la distinction entre la science qui a sa pratique actuelle et les systèmes de croyances de la science qui sont des systèmes de croyances matérialistes. Elle exclut « consciencer » ou la conscience. Elle l'a fait délibérément, parce que l'on ne peut pas mesurer la conscience. La science n'a pas considéré la conscience comme importante. La science explique le fonctionnement de l'univers. Et ça semble marcher parfaitement bien sans se préoccuper de cette chose bizarre appelée subjectivité ou connaissance. On n'a pas besoin de s'embêter avec ça.

Et pourtant, l'ironie, c'est que si ça marche pour connaître le mental, il n'y aurait pas de science. Toute la science prend place dans l'expérience. Elle utilise l'expérience, elle forme des concepts, elle généralise, présente des théories, communique avec les autres... Tout cela est dans le mental. Le mental est l'outil de la science en fin de compte et c'est cependant la seule chose que la science ne considère pas, ce qui est l'ironie. Je pense que le procédé de la science consiste à utiliser l'expérience, à la

contrôler, à l'étudier et, à partir de cette étude, à tirer des conclusions. On vérifie ensuite ces conclusions par les publications pour voir si les gens sont d'accord. S'il y a un consensus, Vous avez alors une sorte de vérité.

Maintenant, je pense que l'on peut même appliquer ça à l'expérience intérieure. Je pourrais venir avec l'hypothèse que si je pratique un certain type de méditation, je pourrais avoir une certaine qualité d'éveil. J'en fais une expérience, je pratique pendant des mois et je remarque que quelque chose se passe. Je vérifie alors avec vous, avec d'autres gens et tout le monde me dit avoir vécu la même chose.

Nous avons donc une sorte de consensus. Et je pense donc que le procédé scientifique peut s'appliquer tout autant au monde intérieur. Cela n'a pas été fait. Et l'on pourrait alors considérer les publications de tous les grands textes spirituels dans l'histoire et les gens qui ont fait cette expérience. On y trouve effectivement une opinion générale sur ce que les gens remarquent quand ils s'observent eux-mêmes et apaisent leur mental.

- E. Il est parfois difficile de voir le consensus à moins d'avoir une réalisation personnelle. Si vous êtes universitaire, étudiez le bouddhisme et le comparer ensuite avec le christianisme, vous ne voyez rien d'autres que des différences, parce qu'ils utilisent une terminologie complètement différente, mais quand vous avez ne serait-ce que des aperçus de la réalisation intérieure, vous commencez à voir que les termes différents qu'ils utilisent pointent en réalité vers la même réalité intérieure. En attendant, tout ce que vous voyez, ce sont les différences. Deepak Chopra parle de la conscience non localisée, quelque chose comme ça.
- P. – Je ne sais pas.
- E. – Dans son livre, un peu comme vous définissez la conscience ici, il parle également de la capacité pour l'expérience intérieure, de cet espace intérieur où l'expérience peut avoir lieu et cette capacité pour l'expérience intérieure, cet état spacieux intérieur est une chose très étrange. La science n'a aucune idée de ce que c'est et ne veut même pas en entendre parler. Et vous indiquez que ce ne sont pas seulement les humains qui ont cette capacité pour l'expérience intérieure. Les animaux ont cette capacité, mais vous partez ensuite de là et vous allez encore plus loin.
- P. – Oui ! Revenons à la seconde question : le cerveau crée-t-il la capacité pour l'expérience ? Il est clair que les animaux expérimentent. Votre chien expérimente. Il peut ne pas penser comme nous. Nous pouvons imaginer qu'il a comme une expérience comme quand nous voyons quelque chose.
- E. – En outre, si je puis préciser, quand vous aimez un animal – parlons un instant de chiens ou de chats – vous vous reliez au chien. C'est au moins le cas pour beaucoup d'humains. Il y a presque une ouverture du cœur quand vous voyez un chien ou un chat, à moins que vous n'aimiez pas les chiens et les chats. Il y a une ouverture du cœur. Vous aimez ce chien. Peut-être regardez-vous le chien dans les yeux et vous n'y trouvez bien sûr pas d'égo.

C'est pourquoi il est plus facile d'aimer le chien que d'aimer votre voisin. Vous le regardez donc dans les yeux... J'appelle ces animaux les gardiens de l'être, parce que vous pouvez sentir l'état d'être chez le chien plus facilement que vous ne pouvez le sentir chez un autre humain dans beaucoup de cas. Chez beaucoup d'humains, l'état

d'être est obscurcit par toute cette densité mentale. Cela dit, si votre regard est très pénétrant en étant très présent, vous pouvez en fait voir à travers la densité de l'autre et sentir l'état d'être même s'il est pris par cette densité. C'est magnifique si vous pouvez faire ça.

Avec le chien, c'est donc plus facile. Alors, c'est quoi que vous aimez chez le chien ? Je dirais que ce que vous aimez, c'est la conscience du chien. C'est certainement agréable de flatter le chien, c'est très bien, mais vous ne vous contenteriez certainement pas d'un chien en peluche. Même si c'est agréable à toucher, ce n'est pas un chien réel. Il n'y a pas là l'essence du chien. L'essence du chien n'est donc pas la forme physique. Ça peut aussi être agréable de toucher la forme physique, mais ce que vous aimez chez le chien, c'est la conscience du chien.

Autrement dit, c'est également votre propre essence. Vous reconnaissez une conscience qui est là et je dirais, quand vous aimez quoi que ce soit ou quiconque, que c'est une reconnaissance de soi-même, parce que vous pouvez sentir cette conscience chez le chien qui est l'essence de qui vous êtes. En fin de compte, vous vous aimez vous-mêmes à travers le chien.

Et je pense que c'est la même chose entre humains. Quand vous aimez véritablement un autre humain, vous vous aimez vous-mêmes en l'autre. C'est la dimension sans forme et c'est l'amour véritable. Il y a donc là une reconnaissance. Et même avec la nature, parce qu'en allant plus loin, vous dites qu'une plante également ou un arbre a un certain degré d'espace intérieur.

- P. – Un certain degré, oui, mais pas le même. Pour en revenir à la science, avec la vision actuelle commune du monde, il y a au fond la croyance que les arbres ne sont pas conscients, principalement que la matière n'est pas consciente, que la matière est morte, inerte, inconsciente. Se pose alors la question de savoir comment la matière morte, inconsciente donne lieu à la connaissance.

L'hypothèse serait que les systèmes nerveux sont impliqués d'une façon ou d'une autre. Le chien a un système nerveux, etc. Il a un être. Un poisson a un système nerveux, etc. Il a un être, mais il peut être moindre. On n'est pas en contact avec un poisson comme avec quelqu'un avec qui l'on parle. Or, il a quelque chose qui est conscience. Mais il y a l'hypothèse que, d'une manière ou d'une autre, par magie, l'expérience provient du système nerveux, de cette activité électrochimique sans conscience. C'est comme par magie, du point de vue de ce monde, parce qu'apparemment la matière est morte puisqu'inconsciente.

- Pourtant, sur terre, nous, cette connaissance, ce que nous connaissons pour sûr provient de là. Et ils s'enferment eux-mêmes dans des boucles et des nœuds. Peut-être que cela à avoir avec des minuscules tubes dans les cellules nerveuses, peut-être est-ce la chimie. Peut-être est-ce la circulation d'informations. Ils essaient d'expliquer comment la matière morte donne naissance à l'expérience. Et il y a une école de pensées qui se développe qui doit en réalité s'opposer. La capacité pour l'expérience est tout le temps là, non pas seulement dans les systèmes nerveux, mais également dans la méduse, les plantes jusqu'aux simples cellules. Cet état connaissant est là, même s'il peut ne pas connaître grand-chose. Je veux dire qu'une bactérie ne connaît pratiquement rien comparé à nous.

Et je pense que la vie a évolué. Donc, ce qui apparaît, les formes qui apparaissent à la conscience ont évolué. Nous faisons du monde une expérience très, très riche. Ce qui a évolué, c'est le contenu, mais la capacité a toujours été là. Quand on progresse très lentement, il n'y a pas grand-chose en réalité qui apparaît en termes de contenu, mais ce n'est pas que la capacité a été projetée dans l'existence quand on a eu les systèmes nerveux. Oui, les systèmes nerveux ont procuré beaucoup plus d'informations et la conscience conditionnée s'est alors épanouie.

- E. – Il y a donc un épanouissement de la conscience, comme je le dis parfois, On dirait que la conscience est comme née dans cette dimension à partir de la dimension intemporelle qui est peut-être la source où elle existe intemporellement, où elle n'évolue pas. Dans cette dimension, elle semble évoluer sous les différentes formes qu'elle prend.
- P. – Oui, et elle commence à connaître le temps et l'espace, mais en fin de compte, si vous considérez cette vision, vous ne pouvez pas dire : oh, il y a une ligne entre les bactéries et l'ADN ou l'ADN et un simple atome. Vous devez dire que ce potentiel pour la connaissance fait réellement partie du cosmos. Elle se trouve en toute chose, et c'est parce que le cosmos évolue qu'elle se manifeste, mais le potentiel doit être déjà partout.
- E. – C'est magnifique, oui.
- P. – Et c'est un point de vue beaucoup plus satisfaisant. C'est totalement contradictoire avec le point de vue du monde scientifique actuel.
- E. – Cela change la façon dont on regarde le monde. Il y a fort longtemps, au Moyen-Âge et bien avant, quand les gens considéraient le monde, ils percevaient le monde autour d'eux, la nature, etc. comme étant vivants, comme habités par des présences, par des esprits. Les romains pensaient que chaque endroit avait son propre esprit. Tout était pratiquement vivant. Avec une perception enfantine, ils projetaient certaines formes, mais il y avait le sentiment intrinsèque que le monde autour d'eux était animé. Quelque chose d'autre s'est passé alors. Leurs perceptions étaient certainement enfantines, mais il y avait là une vérité importante, tout étant reconnu comme vivant, on pourrait dire comme un aspect de la conscience une. Ensuite est arrivé, probablement Darwin. Je ne sais pas avec qui cela a commencé, peut-être Descartes qui disait quelque chose comme « tout est une machine. On s'est alors mis à penser que la matière est morte et que tout est gouverné par le hasard et non pas par une intelligence sous-jacente. La vie est alors devenue un peu déprimante.
- P. – C'est le monde duquel surgit la science. C'est un énorme problème. S'il n'y a que la matière, pourquoi est-ce que je vis une expérience ? Suis-je juste un automate biologique ? Faisant toutes les choses ou percevant, pourquoi est-ce que je fais l'expérience du percevoir ? C'est ce qui est passionnant.
- E. – Oui, et vous allez même plus loin. Vous le mentionnez dans le livre, même une pierre aurait juste une capacité rudimentaire infinitésimale pour...
- P. – Elle aurait la capacité si elle savait quelque chose.
- E. - Oui.
- P. – Je doute en fait qu'elle connaisse tout, mais la capacité est là, mais c'est juste une structure cristallisée. L'information est là. Je ne peux pas dire qu'elle ne connaît rien, mais elle n'a certainement pas de pensées ni de sentiments. Mais je veux dire qu'elle peut même ne rien savoir. Le contenu peut n'émerger que dans la conscience quand

vous êtes à un certain niveau structurel. Je dirais que l'on ne peut pas dire qu'il n'y a pas cet aspect interne.

- E. – Non. Si vous êtes présent et tenez un caillou ou une pierre, au-delà de toute explication ou rationalisation, vous pouvez – en tout cas je peux comme quiconque est présent – sentir l'état d'être de la pierre. Elle est presque vivante. Elle n'est pas morte. Quand je tiens une pierre, je peux sentir qu'elle n'est pas morte. Tout physicien confirmerait probablement qu'il y a en réalité une activité intense à l'intérieur de la pierre. Dans ce qui semble inerte, il y a une activité continue et intense. Les molécules et les atomes sont en mouvement.

Et ce que je perçois comme cette pierre n'est pas vraiment une pierre. C'est la façon dont nous la percevons à travers nos sens. C'est en fait magnifique de pouvoir sentir l'état vivant de la pierre et vous n'avez pas besoin alors de trouver une explication. C'est une réalisation directe plutôt qu'une compréhension à travers des concepts. Les deux sont utiles. Vous pouvez avoir une approche conceptuelle et vous-même avez les deux dans votre vie. Vous approchez ces choses à travers des concepts mentaux et scientifiques, mais vous avez aussi votre propre réalisation et votre propre expérience. C'est merveilleux.

Il y a la même chose quand vous êtes dans la nature. Si vous étiquetez toujours tout ce que vous voyez... Vous pouvez même avoir beaucoup de connaissances concernant les arbres et les oiseaux, mais il y a une façon totalement différente de connaître la nature qui survient quand vous vous abstenez d'étiqueter en regardant le monde naturel, vous pouvez y sentir quelque chose que vous ne pouviez pas connaître avant à travers les concepts mentaux, parce qu'il y a un état vivant et un champ d'énergie.

Je parlerais même d'un caractère sacré qu'il est impossible de connaître avec des concepts mentaux. Vous devez entrer dans cet espace de non-savoir, c'est-à-dire abandonner les concepts pour sentir l'état vivant et sacré du monde naturel autour de vous. Dans notre civilisation moderne, le sacré est devenu pratiquement insignifiant. Je pense que c'est parce que les gens sont très identifiés à la conceptualisation continue que l'expérience de la dimension plus profonde fait défaut dans leur vie.

Le sacré ne peut pas être expliqué. Il peut seulement être réalisé directement. C'est alors une sorte de « ah ! ». C'est associé au silence, à la tranquillité. Vous sentez alors le sacré, la présence. Et quand vous êtes présents, vous ressentez une présence autour de vous. C'est un peu comme si l'espace autour de vous devenait soudainement présent également. Il est vivant. On pourrait dire que Dieu est soudainement présent quand on devient présent. C'est un peu amusant d'évoquer Dieu dans notre discussion, mais...

- P. – Non, ça me va très bien !
- E. – Je mentionne rarement ce mot.
- P. – Parce qu'il y a un livre ici qui a ce mot dans le titre et qui cause beaucoup de problèmes.
- E. Oui, « De la Science à Dieu » !
- P. – Avez-vous jamais essayé de placer « Dieu » dans un titre ? Je dirais qu'il y a sept milliards de définitions de Dieu sur la planète. Quand je parle de Dieu, ce n'est pas d'un être quelque part. Ça c'est juste un écoulement de la pensée humaine. Nous prenons simplement notre petite vision du monde que nous projetons sur une sorte

d'être. Pour moi, Dieu est l'essence de toute chose. Toute chose a cette qualité de l'état connaissant et nous connaissons le divin quand nous connaissons notre état connaissant, notre propre présence. Quand nous connaissons cela, nous entrons directement en contact avec ce qui est en toute chose. Nous entrons donc directement en contact avec l'essence universelle.

- E. – Et vous enseignez donc la méditation, mais la méditation que vous enseignez n'est pas une méditation formelle. Pouvez-vous en parler ?
- P. – Oui, j'ai fait de la méditation plus formelle, mais avec les années, je me suis simplement rendu compte qu'il s'agit juste de laisser l'attention se détendre complètement, parce que, tout le temps, quand nous sommes pris dans les pensées, le mental devient légèrement tendu, légèrement restreint. Vous pouvez sentir la conscience qui se focalise et pour moi, la méditation, c'est lâcher ça et par là, se retirer du penser. Ce n'est pas essayer de stopper les pensées.

Je sais quand j'ai commencé la méditation, il y a bien des années, je vais faire ceci, lire tous ces livres, faire beaucoup d'efforts, de concentration et peut-être qu'après de nombreuses existences, je trouverai enfin le nirvana, la conscience cosmique ou ce dont il était question dans le livre du moment. Je pense que nous avons tous des idées complexes sur ce que c'était, sur ce qu'était l'éveil. Et avec les années, c'est pour moi devenu vraiment de plus en plus simple. Il s'agit de ne rien faire, mais le mental veut faire quelque chose, veut être impliqué, veut suivre ceci, veut arriver là.

Ce qui m'intéresse, c'est aider les gens à s'asseoir simplement et à repérer, je dis juste à remarquer ce qui est. Il s'agit de remarquer la moindre parcelle de tentative, la moindre parcelle de vouloir. C'est comme quand on se dit par exemple : « Oh, c'est aussi bien que hier... Peut-être que si je faisais vraiment ceci... Peut-être que si je me relaxais un peu plus... » Mais même là, il y a toujours ne serait-ce qu'une infime partie de vouloir qui vient s'ingérer. Et nous avons simplement à inclure ça. Ça fait aussi partie du présent.

La pensée la plus insidieuse pendant la méditation est celle qui concerne la méditation. On peut reconnaître une pensée qui dit « je dois acheter ceci, que devrais-je dire s'il se passe cela ; oh, c'est bien ce que j'ai fait hier ». On reconnaît très bien ce genre de pensées, mais des pensées qui disent « ok, combien de temps encore dois-je faire cela? ». Ces petites pensées font aussi partie de ce qui est. Ce que je constate, c'est qu'un très léger attachement ou une très légère résistance peut se présenter, ce qui est juste résister au présent d'une certaine manière.

- E. – L'idée même « je suis en train de méditer » peut être un obstacle, parce que cela se place entre vous qui... et être simplement, reconnaître cet état d'être. La technique devient souvent l'obstacle plutôt que l'ouverture. Donc, dans un sens, il n'y a pas de technique dans votre méditation ?
- P. – Exact ! La méditation n'est pas quelque chose que l'on peut faire. C'est un exercice de perception, de conscience, amener la conscience à ce qui est et c'est la résistance qui nous bloque. Donc, amener aussi la conscience sur la résistance. Ainsi, quand vous remarquez même un léger attachement ou une légère résistance, remarquez surtout ce que cela fait. Qu'est-ce que vous ressentez quand vous résistez à ce qui est, quand vous résistez au présent ?

- E. – Vous pouvez être l'espace même pour la résistance car ce faisant, vous en sortez, sortez de là où il y a résistance. Vous êtes l'espace pour cela. Vous pouvez être l'espace pour tout ce qui arrive.
- P. – Nous pouvons donc dire aux gens « ne résistez pas à la résistance ». Paradoxalement, vous pouvez vous détendre dans la résistance. C'est là, vous n'essayez pas de vous en débarrasser. Par exemple, il y a une vague impression de tension, c'est résister. OK, simplement remarquez comment c'est. OK, et détendez-vous en cela. Et bien sûr, dès que vous le faites, cela se dissout. Et vous revenez à l'Être.
- E. – Oui, c'est excellent. Ça a l'air très facile !
- P. – C'est tout à fait facile !
- E. C'est la facilité elle-même.
- P. – C'est la facilité elle-même. Cependant, le mental est entraîné à faire des choses et à les faire bien, et nous voulons toujours faire les choses un peu mieux et peut-être que si je fais encore un effort, ce sera encore mieux ! On est mentalement conditionné à faire, à essayer, à s'améliorer, et d'une certaine façon, la méditation est pour moi un désentraînement du mental ou un retrait de tous nos conditionnements de notre existence, simplement lâcher tout ça.
- E. – C'est merveilleux. Est-ce que vous lisez toujours des livres scientifiques ?
- P.- Des livres, pas beaucoup, mais je continue de lire des journaux ou des choses en ligne. J'aime la science. Je suis fasciné par ce qui se passe dans la physique moderne en ce moment, pas tellement ce qui se passe, mais ce qui ne se passe pas. On cherche en termes à la fois de cosmologie qui étudie et considère l'ensemble, l'univers, comment celui-ci fonctionne, comment il en est venu à être, où il va, et en termes de très petit jusqu'au niveau quantique. La vision moderne a beaucoup de problèmes, beaucoup de problèmes, beaucoup de choses qui ne collent pas. Nous savons donc que le modèle actuel ne fonctionne pas.

Et il n'y a pas de fin à ces modèles, vous savez la théorie des cordes, la théorie de la gravité quantique à boucles, la théorie de la relativité restreinte, la théorie des univers multiples, des univers parallèles, toutes ces différentes théories résolvent l'un des problèmes, mais ne les résolvent pas tous et aucune d'elles ne fonctionne vraiment. Et nous sommes à un stade fascinant où, dans le passé, se posait le problème concernant la place de la planète, avant Copernic qui est arrivé avec ses observations qui ont marché et sont encore considérées. Il y eut ensuite le problème de la lumière et Einstein est arrivé avec la relativité et ça a marché.

Maintenant, nous ne savons pas ce que sont les solutions. C'est une époque fascinante. Et j'aime observer tout ça. Chacun a sa propre position. Certains croient que la théorie des cordes est la bonne. D'autres croient que c'est celle des univers parallèles. Selon moi, aucune de ces théories ne fonctionnera pas jusqu'à ce que l'on inclue réellement la conscience, parce que c'est la seule chose que l'on ne peut pas nier. Nous ne savons pas ce que sont les électrons en dehors du concept mental que nous en avons. Là encore, il ne s'agit que d'expérience. La seule chose dont je ne peux pas douter est l'expérience.

- E. – D'une certaine façon, Descartes allait dans la bonne direction en se demandant qu'elle fût la seule chose dont il ne pouvait pas douter dont il pouvait être absolument

sûr. Il n'est simplement pas allé assez loin. Il est resté coincé dans le penser au lieu de se rendre compte que la conscience et le penser ne sont pas la même chose. Il allait vraiment en direction de la conscience. Mais il ne disait pas la conscience.

- P. – Il le disait en réalité, c'est intéressant. Je pense que vous faites référence au cogito ergo sum. C'est traduit par « je pense, donc je suis ». Il l'a dit dix ans avant en français "je pense donc je suis", mais le cogito ergo sum n'est pas « je pense, donc je suis » C'est « je connais, donc je suis ».
- E. – Est-ce qu'il a écrit la phrase originale en français ou en latin ?
- P. – Il a en premier lieu écrit en français « je pense, donc je suis », et dix ans plus tard, il a eu cette méditation où il s'est assis un soir pour voir ce qui était hors de tout doute quoi qu'il en fût et c'était le fait qu'il pouvait connaître son expérience d'où l'emploi de « cogito », je connais. S'il avait voulu dire « je pense », il aurait utilisé un autre mot latin, mais il a utilisé « cogito » d'où découle « cognition », reconnaître, tout ce qui parle de connaissance.

Je pense donc qu'il relevait le fait que ce dont on ne peut pas douter, c'est que l'on connaît sa propre expérience. Autrement dit, il évoquait la conscience davantage que le penser. Il ne mentionnait pas le penser conceptuel. Il relevait cette connaissance qui est la manifestation en nous de l'être.

- E. – C'est une chose essentielle. Il y a ce dicton dans le Coran, je crois : « Dieu est plus proche de vous que votre veine jugulaire ». Il y en a un autre qui est de la Bible, je crois : « Dieu est plus proche de vous que vos mains et vos pieds ». Cela devrait être directement accessible à tout le monde, parce que c'est intrinsèquement qui vous êtes. Vous êtes cette conscience elle-même. Ce qui est étrange, c'est que les gens ne le perçoivent pas. Ils restent séduits par ce monde de rêve du penser continu sans réaliser la source en eux qui est si proche.
- P. – Je ne suis pas sûr, vous avez cette expérience, vous en parlez aux gens et ils ne le perçoivent pas. Nous sommes tellement absorbés par l'expérience, par les formes. Elles nous captivent. Il faut quelque chose je pense pour provoquer un arrêt soudain. C'est peut-être s'arrêter de penser pendant un moment... pour reconnaître... Quand vous cessez de penser, que vous êtes toujours là. L'état d'être est toujours là. La conscience, le « conscienter » - désolé de me citer moi-même – le « conscienter » est toujours en fonction. Et vous commencez à devenir un peu plus conscients du « conscienter ». Vous le remarquez.
- E. – Oui, et c'est la clé : conscient de la conscience ou, dans votre terminologie, conscienter, comment le dire ?
- P. – Conscient du « conscienter ».
- E. Conscient du « conscienter ». Oui, OK, c'est bon ! Ou on peut dire encore : on est conscient que l'on est conscient.
- P. – Et c'est la différence entre nous et les chiens. Le chien est conscient, mais je ne pense pas qu'il soit conscient qu'il est conscient.
- E. – Non, et la plupart des humains non plus ! . . . Mais ils sont en chemin.
- P. – En fait, le chien est beaucoup mieux que nous. Il n'est pas affolé par toutes ces choses, ces pensées, ce qui va arriver demain. En fait, il est tout le temps présent.

- E. – Oh oui, les gens peuvent en apprendre beaucoup en contemplant simplement un chien, en étant avec un chien ou un chat. C'étaient les chats pour moi. Quand je vivais en Angleterre, j'avais trois chats à une époque. Maintenant, nous avons un chien. J'ai toujours pensé que j'étais un ami des chats. J'aimais les chats. Et maintenant, je suis un ami des chiens, mais je les aime tous.

Dans une maison, la seule présence d'un animal apporte quelque chose, change le champ d'énergie de la maison. Il y a quelque chose là, il y a un « Ah, ah ! ». En particulier pour les gens qui sont tellement identifiés au mental ! C'est comme un tranquillisant se promenant dans la maison

- P. – On est là avec un être qui n'est pas piégé par son égo. Il n'a pas d'égo comme nous. On est avec un être éveillé qui ne sait pas qu'il est éveillé.
- E. – Oui, oui, oui !
- P. – Je ne sais pas si vous le savez, je m'intéresse aux dauphins depuis pas mal de temps. J'aime être avec les dauphins. Une fois, j'ai emmené des gens voir des dauphins et je leur ai demandé : « Qu'est-ce qui vous fait aimer être avec ces créatures ? » Ils ont parlé de leur enjouement, leur compassion, de comment ils sont là juste dans le flot, leur présence. J'ai fini avec une liste d'environ trente choses et quand je les ai regardées de près, tout ce que cela m'a rappelé, c'était la définition d'un être éveillé.

Voilà pourquoi être avec ces créatures est si magique. On est avec des êtres qui sont éveillés et qui ne sont pas pris par l'égo et la raison, c'est qu'ils n'ont pas de mains. Des mains sont là, dans leur squelette. Mais ils ne peuvent pas manipuler le monde. Ils ne sont pas tombés dans le : « je dois faire ceci ; puis-je faire cela, manifester telle chose ? » Ils ne cherchent pas à faire se produire des choses, parce qu'ils n'ont pas ce qu'il faut pour le faire.

- E. – C'est une perspective intéressante.
- P. - Ils n'ont pas été séduits par ce qui les aurait sortis de leur éveil naturel ? Contrairement, je pense, à ce qui s'est passé pour nous.
- E. – Oh, c'est un point de vue intéressant.
- P. – Si nous regardons la plupart de nos pensées, ça parle de faire, de ce que nous avons fait, de la façon dont Nous interagissons avec le monde.
- E. – L'association des mains avec le faire est intéressante, parce que les mains donne la capacité de faire et les dauphins n'en ont pas en réalité. Beaucoup d'autres mammifères en ont. Les baleines n'en ont pas. Les singes sont plus proches de l'homme et manipulent des choses avec leurs mains.
- P. Mais nous avons la compréhension du monde que les singes n'ont pas, compréhension qui provient du langage, je pense. Le fait que nous pouvons parler les uns avec les autres, on se met à établir une masse collective de connaissances concernant le monde où nous pouvons dire : « Si l'on faisait ceci ou cela, on pourrait créer, avoir tel résultat ». Les singes n'apprennent qu'à travers leurs seules propres expériences, mais nous apprenons les uns des autres tout le temps. Et je pense que c'est ce qui nous attire et nous séduit. Il y a que nous avons ce système de croyance : « Si je peux adapter le monde extérieur à ma convenance, je serai heureux ».
- E. – Oui.

- P. – Et c'est sur quoi repose la quête, l'attente : « Je veux ceci, je veux cela, je veux que cette personne m'aime, que ceci arrive ».
- E. – Il y a également la présomption, inconsciente chez la plupart des gens, qu'il y a quelque chose qui ne va pas. Ce peut être avec « moi-même », avec « mon » environnement. Il y a quelque chose qui doit être corrigé, qui doit être changé. Il y a quelque chose qui ne va pas ou quelque chose qui manque. « Il manque quelque chose ici ». C'est inconscient pour la plupart des gens, parce qu'ils ne se rendent pas compte que la structure profonde est la pensée sous-jacente « il manque quelque chose ». Tout ce dont ils sont conscients est, c'est ce qu'ils pensent qu'il manque. On pourrait en vain tout leur donner. Qu'est-ce qui vous manque ? « Il me manque ceci dans ma vie ». On leur donne la chose et elle est remplacée par une autre.

Une fois que l'on en devient conscient, c'est surprenant ! Je vois de temps en temps une personne qui s'éveille soudainement à cette présomption inconsciente sous-jacente : Ouah ! » Elle se rend compte que c'est une chose après l'autre qui va être éprouvée comme manquante. Si cette structure mentale profonde ne disparaît pas, une fois que vous avez obtenu ce que vous pensiez vous manquer, c'est rapidement remplacé par autre chose éprouvé pareillement. « Je ne suis pas assez... » en est un autre exemple. Je n'ai pas assez, je n'en connais pas assez, je ne peux pas en faire assez, je ne suis pas assez...

- P. – Là encore, c'est ironique, parce qu'il y a, non pas quelque chose, mais ce qui manque est notre connexion avec la source ou peu importe comment vous l'appelez. Et à cause de ce manque-là, nous sommes pris dans tout ce vouloir, la manipulation et les projets. Et le mental est pris là-dedans et parce qu'il est pris là-dedans, il passe à côté de l'Être.
-
- E. – Dans l'une des leçons d'Un cours en miracles, leçon censée être utilisée en cas de contrariété, ce qui arrive très souvent à la plupart des gens, il est dit comme titre même de la leçon : « Je ne suis jamais contrarié pour la raison à laquelle je pense ». Le monde est plein de choses qui vous contrarient, des situations, des gens, ce que les gens disent, ce qu'ils font, ce qu'ils ne font pas, ce qu'ils auraient dû faire, ce qui arrive, ce qui manque.

« Je ne suis jamais contrarié pour la raison à laquelle je pense » veut donc dire en définitive que la raison véritable qui fait que je suis contrarié par toutes ces choses qui manquent ou qui ne devraient pas arriver, c'est le manque de connexion avec la source, avec moi-même, avec qui je suis en essence. C'est pourquoi « je ne suis jamais contrarié pour la raison à laquelle je pense », parce que si j'étais connecté avec cela, je resterais en cela et tout serait bien. Je ne m'attendrais pas à ce que le monde me satisfasse, me rende heureux, que rien jamais ne manque, à ce que je ne rate jamais l'avion ou le bus. Et je ne serais pas contrarié.

Une fois que vous reconnaissez ça, tout est différent. En devenir conscient est très utile. Vous vous rendez compte : « Ah, je n'étais pas contrarié pour cette raison ! Cette personne odieuse est odieuse, parce que c'est son état de conscience et peut-être n'est-elle-même pas odieuse. Elle fait simplement ce qu'elle fait. Ce n'est pas un problème. Vous pouvez être l'espace pour cela et la réaction vous quitte. En fait, tout

est simple, n'est-ce pas ?

- P. – Et, je ne sais pas pour vous mais je le complique encore parfois. Juste se souvenir que c'est très simple, continuer de revenir à la simplicité.
 - E. – Bon, et quel est le titre de votre...
 - P. Le prochain livre? Il n'est pas dedans.
 - E. Quel est le titre du prochain livre ?
 - P. – Lâcher le rien
 - E. – Oh, très bien !
 - P. – Et il y en a un sur la physique, la conscience physique qui s'intitule « Une théorie incomplète du (de) rien ». Et celui-là s'appelait, il n'est jamais trop tard pour ne rien faire.
 - E. Merveilleux !
 - P. – Mais dans tout cela le nothing (rien) devient no thing (pas une chose). .
 - E. – C'est magnifique que la langue anglaise ait ce mot ! Il y a quelques années, j'ai reçu une lettre de France, écrite en français. Mon français n'est pas très bon, mais j'ai pu déchiffrer la lettre. Il me demandait pourquoi je disais que Dieu n'était « rien » : « Pourquoi dites-vous que Dieu n'est rien ? » En français, cela ne semblait pas avoir de sens, parce qu'en anglais, cela veut dire que Dieu n'est pas une chose. Dieu n'est pas une entité, il n'est pas un objet, mais en français, il ne le comprenait pas du tout. « Rien », qu'est-ce qu'il veut dire ? C'est bien qu'en anglais, nous ayons, rien, pas une chose.
 - P. – Merci.
 - E. – Merci.
- Peut-être un moment de silence et je ferai sonner la cloche.
Merci.